



© Jean-Luc Bertini/Opale

## RENCONTRE Laurent Mauvignier Pierre Hild

Librairie L'Arbre à lettres

### Apprendre à finir

*Sous forme dialoguée, Laurent Mauvignier nous livre une sorte d'exploration des fragmentations de l'amour et de son discours. Poids du monde intérieur et de l'humanité, hasard et résistance des parcours personnels, trouble-jeu de la présence et de l'absence, peur de l'autre et quête de sa liberté: une plongée inouïe au cœur de la vie.*

Laurent Mauvignier

Le Lien  
MINUIT  
64 p., 6 €



**Pierre Hild:** *Le Lien* se présente sans indication de genre comme un dialogue, un échange entre deux personnes, «elle», «lui». C'est un texte théâtral?

**Laurent Mauvignier:** Depuis quatre à cinq ans, je me pose la question du théâtre. Pour autant, il me semble qu'avec *Le Lien*, je me suis complètement écarté de cette question. Plus qu'une question de genre, je me suis demandé comment le récit pouvait avancer, différemment, avec le dialogue.

On avait déjà remarqué dans votre travail romanesque la force de sa dimension orale. Vous avez reçu des propositions pour des transpositions sur scène de vos romans?

Oui, mais ça c'est révélé impossible. Ce sont des structures tellement romanesques qu'il est difficile de couper dedans. C'est très chargé, ça ne laisse que peu de place au comédien. Avec *Le Lien*, j'ai voulu être le plus simple possible pour que celui qui lise le texte ait un espace d'appropriation suffisant. Le texte ne doit pas tout prendre. Il faut l'aménager pour créer de l'aération. C'est complètement différent du point de vue du rythme et de la ponctuation.

Au départ, il y avait cette envie du dialogue ou est-ce le sujet, cette sorte de discours amoureux, qui a nécessité cette forme?

C'est un peu les deux. Il y avait cette envie de faire autre chose que du roman. Dans ma façon de l'écrire et de le penser, à travers le monologue, il y a quelque chose qui tient du rouleau compresseur, d'une avancée très circulaire. Au

contraire, le dialogue, c'est quelque chose qui doit se court-circuiter. C'est une autre façon de poser la voix et de regarder ce qui se dit.

C'était rompre avec le monologue intérieur?

En l'occurrence, je me devais de casser le flux du monologue. Mais je ne souhaitais pas rompre avec le monologue. Je suis en train d'écrire un roman polyphonique basé sur des monologues. Je n'ai pas fait le tour de cela.

*Le Lien* se déroule au moment où un couple qui s'est perdu de vue depuis trente ans se retrouve. Ce couple, distant géographiquement, ne s'est pourtant pas vraiment désuni. Ce sont des retrouvailles, en quelque sorte. Pour autant, le mot de retrouvailles semble bien mal convenir...

Oui. C'est un mot-clef. Mais je me suis rendu compte qu'il ne convenait pas vraiment. Pour se retrouver, il faut s'être trouvé et perdu. On n'est pas vraiment sûr de cela, ici. Lui, en tout cas, il n'a jamais su la perdre. C'est ambigu, cet amour et ce passé, cette relation qui joue de la présence-absence.

Durant tout ce temps, l'homme a bourlingué. La femme, elle, a choisi d'attendre. Il y a quelque chose d'Ulysse et de Pénélope dans leurs figures?

Ça m'a frappé, après coup. Mais, si la femme choisit de s'abstraire du monde et de voir les choses de l'extérieur, l'homme n'est pas si éloigné d'elle que ça. Ce n'est pas vraiment un Ulysse. C'est un homme de son temps, il a envie de participer au monde, mais il y partici-

pe comme quelqu'un qui regarde. C'est un œil, un spectateur aussi. Ils ont tous deux un rapport particulier à la peur qui est très important dans le texte. Lui a peut-être peur du quotidien et de la banalité amoureuse. Elle, d'une vie plus aventureuse.

La femme va mourir. Ils ont le projet de travailler ensemble, avant qu'il ne soit tard, autour d'un livre. En reprenant le titre d'un de vos ouvrages, peut-on dire qu'ils souhaitent «apprendre à finir» quelque chose ensemble?

C'est vrai. J'ai pensé à *Apprendre à finir* en l'écrivant. Il y a quelque chose qui rapproche ces deux textes. À *Seuls*, aussi. Peut-être que c'est dans tous mes livres, après tout! (rires). Comment on essaie de construire ou reconstruire son parcours de vie, son devenir, en étant toujours en but à un réel et des figures d'aliénation. L'amour comme une fiction aliénante. Le passé qui nous construit autant qu'il nous détruit, parce qu'il nous enchaîne. Mais, autant dans *Apprendre à finir* il y avait l'idée d'une émancipation possible, autant ici on est plutôt dans l'idée d'une acceptation avec, toujours, cette question de la marge qu'on peut avoir pour construire sa liberté en regard de sa propre histoire. Question, évidemment, à laquelle je ne sais pas répondre. Sans quoi...

En exergue, il y a une très belle citation de Javier Marias qui parle du lien amoureux, de son souvenir, de «*la répétition, la réverbération infinie de ce qu'ils firent un jour ou de ce qui eut lieu*». N'y a-t-il pas, ici, aussi, la réverbération de ce qui n'a pas eu lieu entre elle et lui?

Choisir quelque chose, c'est choisir de ne pas faire un certain nombre d'autres choses. Ils ont peut-être la sensation d'être passé à quelque chose mais s'ils ont ce sentiment, c'est aussi parce quelque chose est passé à côté d'eux, les a frôlés. Ils sont comme démunis face à la résistance du sentiment amoureux, au fait que ça dure. Ils essaient de réfléchir à cela sans théoriser. Ils avancent à tâtons. C'est aussi pour ça que le monologue et le dialogue m'intéressent. C'est parce qu'on est démuné qu'il faut passer par l'écriture.

«*Ce serait une rencontre terrible, ça l'amour. Pas moins terrible que sourire à sa propre mort*», dit-elle.

J'ai l'intime conviction de cela. Je me dis que s'il y avait une évidence d'amour, on n'y survivrait pas. Ça effaçerait en nous toute possibilité d'altérité, de résistance, ce serait la mort. Ce serait la fin du désir du possible.

Mais l'amour fou, ça existe, non?

Dans l'amour fou, l'autre est un tout mais un

tout en devenir, qu'on n'atteint jamais complètement. L'amour fou, c'est le désir de l'amour, c'est la question du désir. Rencontrer l'amour, ce serait la fin du désir.

C'est un huis clos mais un huis clos traversé par les bruits du monde. Cette situation historique, ces personnages acteurs de la fin des années soixante qui se retrouvent aujourd'hui, ça influe sur la situation amoureuse?

Une part de leur sentiment pourrait renvoyer au drame, à quelque chose d'archaïque. En ancrant cette histoire dans ce temps, j'avais l'impression d'écouter aux portes des gens que j'ai connus. C'est l'époque de mes parents, ses parts d'ombre et de mystères, de choses très contradictoires. Comment pouvait-on être dans le désir de changer le monde et penser sa vie intime, comment cela pouvait-il s'articuler... Ça nous paraît déjà tellement compliqué à nous qui ne sommes pas portés par les mêmes choses. C'est une période et des gens qui m'intéressent. Des sortes de héros pour rien. C'est beau. Notre génération n'a pas fini, je crois, de regarder cela avec intérêt, stupéfaction. Croire qu'on va soulever le monde... J'ai une nostalgie de ce désir que je n'ai pas connu même si je n'ai pas renoncé à toute idée politique.

L'hésitation, la contradiction, le retournement ne cessent d'animer ce texte.

Complètement. C'est une question de fond pour moi. Il n'y a que la fiction qui permette de dire une chose et son contraire et qu'à chaque fois cela paraisse vrai. On peut être dans le paradoxe en permanence et faire que la pensée ne se fige pas.

Dans un texte court, vous parlez du Livre et dites l'importance «*d'avoir dans sa poche, serré contre sa paume, quelque chose de muet qui dit non*». Écrire ce livre, c'était dire non à quoi?

(Long silence puis éclats de rires).

Bon, alors. C'est quoi, de manière plus générale, ce non?

Je ne sais pas, c'est... Kafka, «*sortir du rang des assassins*». Par exemple, petit, je savais déjà que je ne ferais jamais l'armée. C'est le mariage de la cousine Berthe, aussi. Sans théorie, sans regard méprisant ou pensée négative. C'est se dire: ça ne peut pas être ça. Ne pas se faire complice de tout ce manège. Tu te dis: non, non, non, non. Non pas qu'on ne puisse pas vivre simplement mais pas sans imagination ou par absence de choix. Il faut beaucoup de temps et de détermination pour parvenir à... je ne sais quoi.

Lui, c'est un homme que la guerre d'Algérie a marqué, rompu. Un homme qui a partagé les idéaux politiques de son temps, la fin des années soixante: cette envie d'aller au-devant du monde et de le changer. Il a bourlingué des années à travers le monde. Sans être dit précisément, il a sûrement été une sorte de reporter photographe - c'est un œil - qui s'est frotté aux conflits et misères de son époque. De tout cela, il n'est jamais vraiment revenu. C'est un homme qui a fui, aussi. Fui l'amour. Fui sans réussir à fuir cet amour qui lui fit peur. Elle, c'est une femme qui a choisi de vivre dans l'attente et en retrait du monde, isolée dans une maison des bords de la Garonne. C'est la correspondante de cet homme qui a fui, une sorte de Pénélope qui attend son Ulysse. Une femme qui sait qu'elle va mourir bientôt. Elle et lui se sont connus et aimés il y a trente ans. Sans s'être jamais perdus, ils se retrouvent trente ans après quand s'ouvre ce dialogue. Entre eux, l'amour, le souvenir de cet amour. Entre eux, le passé comme un enchantement et un poids. Entre eux, les fragments d'un discours amoureux. Un dialogue auquel la force de l'écriture de Laurent Mauvignier donne un tour troublant, bouleversant, inouï.

Pierre Hild